

Dans l'extrait de roman que nous étudions, tiré de *Jours de colère*, Sylvie Germain présente les neuf fils d'Ephraïm Maupertuis et de Reinette-la-Grasse, dans un Morvan plus ou moins légendaire. Ces neuf fils sont présentés tous ensemble, d'un seul bloc, d'abord, dans le premier paragraphe, comme des hommes-forêts; puis, dans le deuxième paragraphe de notre extrait, comme des hommes des chemins. Ces neuf hommes apparaissent comme des êtres extraordinaires et légendaires; ils semblent être dans une telle communion avec la nature qu'ils introduisent le lecteur dans un monde poétique où l'homme semble ne faire qu'un avec le cosmos. Cet extrait de roman en somme relève en grande partie de la poésie. Nous allons donc étudier la manière dont Sylvie Germain crée une image poétique et légendaire des neuf personnages qu'elle présente ici. Nous le ferons en suivant le mouvement du texte : nous verrons tout d'abord pourquoi ces hommes nés des forêts introduisent à une sorte d'union mystique avec la terre; nous verrons ensuite pourquoi ces hommes des chemins élèvent le lecteur jusqu'à une union cosmique avec le lecteur; nous verrons enfin comment cette description semble s'articuler avec le récit à venir dans le troisième et très court paragraphe de notre extrait.



L'idée générale du premier paragraphe de notre texte est évidemment, en elle-même, tout à fait poétique. En effet, Germain présente les neuf frères comme des hommes-forêts : ces hommes sont donc bien plus que des hommes; leur humanité est au-delà de l'humanité ordinaire.

On peut remarquer tout d'abord que les forêts ici semblent être dotées de la puissance créatrice de Dieu : de même que, d'après la Bible, Dieu a fait l'homme à son image, ici, les forêts ont été en mesure de faire ces hommes-là à leur image.

Sylvie Germain s'arrête pour définir les forêts d'une façon tout à fait saisissante, dans la troisième phrase du paragraphe, avec l'accumulation des trois noms « puissance », « solitude » et « dureté ». Le premier nom, « puissance », donne le sentiment de faire face à des êtres surhumains et imposants. Le second, « solitude », donne le sentiment que ces forêts du Morvan sont à la fois séparées du reste du monde, et séparées, même dans le Morvan, des humains qui habitent dans leurs alentours. Ces neuf frères sont nombreux, puisqu'ils sont neuf, mais ils sont seuls : ils donnent le sentiment de ne pas frayer avec les autres humains...

Mais l'originalité de Germain ici, réside dans le troisième terme qui définit les forêts, et, par ricochet, nos neuf hommes-forêts : la « dureté ». Ce n'est pas la qualité qu'on attribuerait *a priori* à une forêt : cette dureté n'est pas celle des forêts en général; c'est une dureté ancrée dans le sol du Morvan.

En outre, ils sont aussi des hommes-pierres, ou plus précisément, des hommes-granit. En évoquant (l. 3) le granit rose qui fit des neuf frères ce qu'ils sont, Germain, après avoir végétalisé ses personnages, va plus loin en les minéralisant.

Mais ce qui est intéressant, c'est que cette dureté n'est en réalité pas si dure que cela. Ce granit en effet est « tendre »; il est plein de failles, d'où sourdent

Introduction

Type + thème

Plan du texte (ou mouvement du texte)

Tonalité et problème

Annonce de plan

Développement

I. Intérêt de l'idée générale de la 1^{re} partie

A. Commentaire des 3 1^{res} phrases : une comparaison avec les forêts très originale

1) Forêts image de Dieu

2) Intérêt de l'association entre « puissance » et « solitude »

3) Intérêt de l'idée de dureté

B. Commentaire de la 4^e phrase : les hommes-granit

1) Intérêt idée granit

2) une dureté tendre

« sources » et « étangs ». Les hommes que décrit Sylvie Germain sont en réalité durs et tendres à la fois.

Ensuite, à partir de la cinquième phrase, la description des hommes-forêts change de nature. Il s'agit de dire quel est le souffle qui les anime, c'est-à-dire quelle est leur âme. Et cette âme est un « chant », un chant qu'elle évoque en le définissant six fois, dans les six dernières « phrases » du paragraphe. Autrement dit, l'âme de ces hommes et de ces forêts, c'est la poésie. Certes, Germain, ne dit pas « poésie » ; elle dit et elle répète « chant ». Mais il serait bien difficile de prétendre que ce n'est pas la même chose, quand elle dit que ce chant est un chant « sans mélodie » (l. 6). Un chant qui n'est pas une chanson, n'est-ce pas un poème ? Un chant qui « scandait », c'est-à-dire qui rythme, et qui plus est qui scande « joies » et « colères », n'est-ce pas exactement cela, un poème ?

En fait, Sylvie Germain ne vient-elle pas de faire acte de poète dans cette énumération basée sur un double balancement, où « cris » et « clameurs » se répondent aussi bien dans la signification que dans l'allitération initiale en [k], comme « résonances » et « stridences » (l. 9) se répondent dans la signification et la rime ? En fait, pour l'instant, la poésie ne vient pas des neuf frères ; elle vient de l'écriture de la romancière qui met elle-même la forêt en mots de façon poétique.

Ceux qui sont racontés, les neuf frères, ne sont pas encore capables de poétiser par les mots (et la « mélodie ») le monde : leur capacité poétique en réalité n'est qu'en puissance. C'est pourquoi, semble-t-il, tout en eux « prenait des accents de colère » (l. 10) ; on devine dès lors que l'un des enjeux du roman sera pour ces neuf frères de civiliser leur puissance, de l'humaniser par les mots et la douceur.

En définitive, le premier paragraphe de notre extrait, auquel il faut associer la première phrase du second paragraphe, qui vient en réalité le conclure, introduit des personnages qui relèvent du mythe fondateur, dans la mesure où ils sont revêtus d'une humanité à la fois surpuissante et incomplète : d'une humanité encore, d'une certaine façon, inhumaine.

*

La deuxième partie de notre extrait continue à présenter les neuf frères comme, en quelque sorte, des émanations de la nature ; mais Sylvie Germain ajoute là une idée tout à fait intéressante et assez originale : ce qui définit ces hommes, c'est la connaissance des chemins. Cette connaissance ouvre vers un ailleurs, au-delà de leur sauvagerie originelle.

Ils apparaissent certes au début du paragraphe comme éloignés de toute civilisation, puisqu'ils ont été « élevés davantage parmi les arbres que parmi les hommes » ; mais ce qui est frappant dans ces premières lignes où il n'est pas encore question des chemins (ll. 10-13), c'est que l'ensauvagement initial des neuf frères est en fait vu comme un mouvement du bas vers le haut. Même si c'est « parmi les arbres », ils ont véritablement été « élevés » (l. 11) ; ils ne se sont pas seulement alimentés des fruits de la forêt, mais s'en sont « nourris » (l. 11) : on voit bien dans ce

C. Commentaire des phrases 5 à 10, où les hommes-forêts deviennent des hommes-chants

1) Des hommes animés par un souffle poétique

2) Poésie présente ds façon raconter ce « chant »

3) Une force poétique pas encore domestiquée

Conclusion partielle (de la 1^{re} partie)

II. Intérêt de l'idée générale de la 2^e partie

verbe davantage que la simple satisfaction de la faim ; il s'agit surtout de grandir et de s'élever. C'est que les végétaux « poussent » (l. 12) : ils font mouvement de la terre vers le ciel.

En fait, tout ce texte est parcouru d'un double mouvement : un mouvement horizontal, qui parcourt les forêts en tous sens, et un mouvement vertical, entre le ciel et la terre. Le mouvement horizontal est scandé par un rythme ternaire, qui évoque l'étendue de la forêt : « les herbes, les fougères et les ronces » (l. 4) ; « des fruits, des végétaux et des baies sauvages » (l. 12) ; « les arbres, les ronciers et les taillis » (l. 15) ; « les renards, les chats sauvages et les chevreuils » (ll. 15-16). Le mouvement vertical, celui de l'homme comme de l'arbre (l. 5) qui se tiennent debout entre la terre et le ciel, est un mouvement systématiquement associé à un balancement binaire. C'est ce qu'indique nettement le parallélisme où Germain commence à évoquer explicitement les chemins : « tous les chemins que dessinent au ciel les étoiles // et tous les sentiers qui sinuent entre les arbres [...] ». La forêt est le miroir du ciel et le ciel le miroir de la forêt.

Mais le chemin vers le ciel spirituel se trouve aussi dans une autre sorte d'élévation, évoquée dans l'avant-dernière phrase du paragraphe. Il s'agit du pèlerinage vers Saint-Jacques de Compostelle. Bien sûr, ce chemin-là est physiquement horizontal ; mais symboliquement, il s'agit bien d'une élévation.

D'autre part, les venelles sont tracées « à ras de terre » ; mais c'est dans ce contact si étroit avec la terre qu'ils semblent appeler à rejoindre le ciel. Il est à cet égard particulièrement intéressant d'étudier la façon dont la narratrice fait évoluer la dénomination des chemins au long du paragraphe : « chemins », « sentiers » (l. 14) ; « venelles » (ll. 16 et 17) ; « Voie », « route » (ll. 17-18) ; et enfin « passages » (l. 19). On a d'abord un mouvement descendant, qui va des chemins du ciel, jusqu'aux venelles à ras de terre ; puis un chemin d'élévation spirituelle, avec les trois derniers.

Et ce d'autant que le trio final du paragraphe, « les bêtes, les hommes et les étoiles » n'est plus aussi terrestre que les précédents. En fait, ce qui importe, c'est que dans leur horizontalité, ils réussissent à s'engager dans une forme de verticalité ; d'abord parce qu'ils sont *creusés* par les siècles, et donc esquissent un début de profondeur. C'est ce qu'indique l'évocation paradoxale des « étoiles » comme artisans du creusement de ces passages. Les étoiles appartiennent à la fois à l'univers sensible, au monde réel ; mais leur aptitude à *creuser des passages* ne peut relever que d'une puissance mystique.

En définitive, la description de ces neuf frères sauvages devient en réalité, dans le second paragraphe de notre extrait, une évocation mystique d'hommes appelés à une forme de sainteté.

Conclusion
partielle (de la 2^e
partie)



Conclusion

L'extrait de roman que nous venons d'étudier en somme, d'une certaine façon, est bien davantage qu'un extrait de roman : il emprunte aussi bien à la poésie, qu'au mythe, à l'épopée et au conte.